

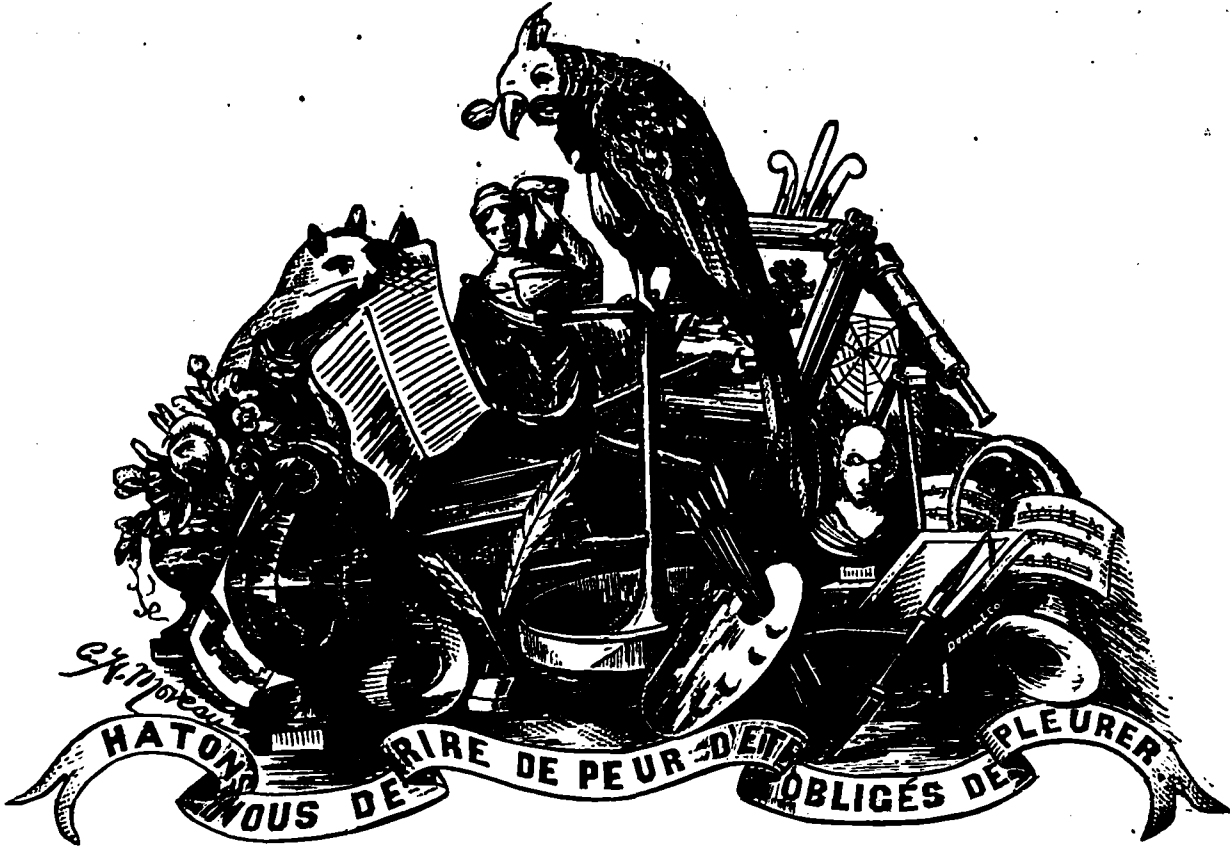
ABONNEMENTS :

Un an.....\$2.00
Six mois..... 1.25

S'ADRESSER,

pour tout ce qui concerne l'administration et la rédaction,
Rue Notre-Dame, 126.

C. HENRI MOREAU,
Rédacteur en Chef,
Imprimeur et Editeur.



ANNONCES :

Un carré de dix lignes.

Un mois.....\$1.50
Une fois..... 0.75

Toute correspondance adressée à la direction sera accueillie favorablement, qu'elle soit signée ou anonyme, dans tous les cas elle ne sera publiée qu'autant qu'elle sera conforme au programme que nous nous sommes imposé.

PARAIT LE SAMEDI

LE PERROQUET

Journal Critique, Littéraire et Caricaturiste.

MONTREAL, SAMEDI, 29 AVRIL 1865.

AU FIL DE LA PLUME.

Encore un déménagement ! ce pauvre *Perroquet* ne tient pas en place ! c'est un véritable JUIF ERRANT ! Il y a quatre mois à peine qu'il est éclo et voilà déjà trois fois qu'il change de domicile.

Cette fois du moins, la migration s'est effectuée sur place ; Jacquot a gravi un étage de plus ; il est monté d'un bâton, et son perchoir a reçu une addition de vingt marches.

Connaissez-vous rien de plus ennuyeux qu'un déménagement ? Non, n'est-il pas vrai ? Figurez-vous ce que peut être le déménagement d'un Journal, comme le nôtre, dont les rédacteurs, administrateurs, dessinateurs, collecteurs, tout le personnel enfin, se réduit à un seul individu, votre serviteur, obligé de se déménager lui-même et pour supplément de bonheur, malade à un tel point que le docteur lui a recommandé un repos absolu.

Voyez-vous d'ici le pauvre Jacquot transportant, *cahin-caha*, les nombreuses pièces composant son mobilier somptueux, et se reposant, entre deux voyages, par la rédaction bien sentie, d'un alinéa à votre intention.

Là franchement, la main sur la conscience, il y a des jours où la vie de Journaliste manque complètement de gaieté.

Bah ! après tout, de quoi nous plaignons-nous ? de ce que nous avons du mal ! Est-ce que nous ne sommes pas payé pour cela ? — Tenez, voyez sortir cet homme de chez Dalton, c'est un charretier, il vient de s'offrir le *Perroquet*, comment a-t-il appris à lire, nul ne pourra vous le dire, pas même lui ; il est vrai qu'il sait si peu Eh bien ce charretier est en droit de venir nous trouver et nous dire : " Vous m'avez volé, j'ai payé votre journal six sous et il n'est pas drôle " — Si nous répondons à ce discours : " Mon ami, il est possible que cette édition soit plus faible que les précédentes, mais il faut être indulgent pour le rédacteur, qui est souffrant, il nous dira carrément : " Je m'fiche pas mal d'vot rédacteur moi, j'ai payé six sous, faites moi rire pour six sous."

Il s'en trouve d'autres qui, comme Monsieur Charlebois, épicier de la rue McGill, ou monsieur Paquette, de la rue St. Paul, après s'être épuisés en efforts inutiles pour comprendre quelque chose aux numéros les mieux réussis, viennent franchement vous avouer que leur intelligence ne leur permet pas de poursuivre. Mettez-vous donc la cervelle en quatre !

D'autres fois, c'est un marchand de libraire, comme Pickup, qui prétend que la remise qui lui est faite sur le journal, ne lui suffit pas et demande que, pour lui

faire plaisir, l'administration perde un centin, à son bénéfice, sur chaque numéro qu'il vendra. Nous ferions de bonnes affaires à ce compte là. Pauvre bichon, que ne le disiez-vous plutôt ?

Il y a comme cela un millier de petits accidents journaliers, qui maintiennent le journaliste dans un état de surexcitation et de fièvre, qui importe peu au lecteur, et dont l'écrivain a énormément à souffrir.

Nous sommes dans un de ces moments, nous nous vengeons en vous ennuyant, et nous nous en donnons à cœur joie.

On peut être très galant homme et se permettre néanmoins de temps en temps, un jour d'impatience comme aujourd'hui par exemple, une boutade de quelques lignes à l'adresse des dames. Nous la risquons. — Cela distraira un moment les pauvres maris des ennuis domestiques, et fera sourire quelques femmes réservées et timides—minorité respectable.

Toutefois, que la lectrice soit assurée d'une chose ; ce que nous barbouillons sur un morceau de papier, nous ne nous serions jamais permis de le lui dire de vive-voix, ni même de le penser devant elle.

Nous voulons parler de l'imperturbable aplomb de ces Dames, et comme circonstance atténuante, nous invoquerons le témoignage de ces Messieurs, certain qu'ils conviendront que nous n'avons fait qu'effleurer, lourdement peut-être, un sujet inépuisable.

Feuilleton du Perroquet.

HISTOIRE D'UN SABOT.

En 1832, sur la fin du mois de septembre, un bruit sinistre se répandit tout à coup dans le cercle déjà fort nombreux des dilettanti parisiens. Un journal annonçait que Nicolo Paganini venait de tomber malade à la suite d'un des concerts que l'illustre violoniste composait à lui seul. Une fièvre intermittente, particulière aux artistes qui abusent de l'étude, assiégeait le grand musicien et donnait même de sérieuses inquiétudes sur son existence. Paganini, dont la maigreur était idéale, paraissait ne vivre que par artifice. Il était à craindre que cette frêle et nerveuse organisation se brisât contre les premières atteintes du mal opiniâtre.

Ceux de ses amis qui veillaient autour de sa personne appelèrent à la hâte trois médecins en renom, trois lumières de la faculté de Paris ; c'est l'usage.

Ces Messieurs examinèrent longuement le malade, et ne purent tomber d'accord ; c'est encore l'usage.

— La maigreur envahit notre Orphée à vue d'œil, dit l'un ; ce doit être l'effet d'une consommation abdominale, conséquence d'un trop grand amour de la musique. En guise de correctif, je me prononce pour le repos absolu. J'y joindrai volontiers le jus de poulet et le vin de Bordeaux, étant entendu que ce dernier sera administré à petites doses.

— Quand à moi, Messieurs, dit un autre, j'incline à penser que cette soudaine maladie est une suite du choléra qui a décimé Paris, cet été. Au vin de Bordeaux et au jus de poulet, choses excellentes, sans contredit, je serais d'avis qu'on ajoutât, non du repos, mais l'exercice du cheval et des distractions exhalantes, du bruit, des fêtes et le commerce du monde.

Avec toute la déférence que je dois à d'honorables collègues, Messieurs, je me hasarderai à dire que ce qui vient d'être conseillé n'est pas tout-à-fait conforme à mon sentiment, objecta le troisième médecin. Si l'on permet à l'illustre musicien de se livrer à son art, même pour se distraire, je prétends que c'est un

homme mort. Je vois encore autre chose dans son état. Paganini a commencé par lutter contre la misère et l'obscurité, il s'est usé d'abord dans des veilles laborieuses, il s'est usé ensuite dans de continuelles pérégrinations. L'ordonnance que je formulerais ne contrarierait en rien l'amour qu'il professe pour l'isolement. On lui assignerait un nid bien chaud et presque solitaire pour cet automne. A l'entrée de l'hiver, il se serait renouvelé dans une seconde jeunesse. J'ai dit.

On alla aux voix, sans plus discourir, et ce fut le dernier avis qui réunit le plus de suffrages, deux sur trois. Solitude, repos absolu, une retraite et une nourriture hygiénique. En quatre lignes, on écrivit l'ordonnance sur une feuille de papier à musique égarée sur une table près des docteurs. Chacun d'eux mit sa signature au bas de la prescription, et l'on se retira.

Dès le lendemain, Paganini était conduit à la *villa Lutetiana*, au sommet du faubourg Poissonnière.

A la maison principale, assez spacieuse et très-comfortable, était annexé un jardin toujours vert et qui avait presque l'étendue d'un parc. On a bâti depuis